

DU MÊME AUTEUR

PHILIPPE COLIN-OLIVIER

L'APPROCHE, Le Passage.

UN BON PRÉSIDENT, Le Passage.

LA FORTUNE AU GRENIER (avec la collaboration de  
Laurence Mouillefarine), Albin Michel.

LE PETIT DERNIER, Ornicar.

SÉPARATION DE CORPS, La Table ronde.

LES PETITS COEURS, Jean-Claude Lattès.

## LA CRUE

*roman*



LE PASSAGE

*Le vol est le meilleur compliment  
que l'on puisse faire à une chose.*

Nabokov  
*La Méprise*

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2005

La Seine montait. Elle osait ! Avec une férocité pointilleuse, elle grignotait le quartier du Marais. Depuis des années, la crue centennale était évoquée. L'odeur de la boue, le parfum des égouts berçaient les papilles. Lourdauds, des troncs d'arbres tachetés de beige semblaient divaguer entre les immeubles. Il y avait même des vaguelettes aux épanchements bizarres sur le capot des voitures. Et ce moutonnement ? Des milliers de surmulots et de rats noirs. Ils trouvaient un plaisir inquiet à constituer l'armada maîtresse de Paris. Plusieurs cadavres échappés de l'institut médico-légal se laissaient aller, paresseusement, au fil de la brise. Deux ou trois rongeurs les utilisaient comme moyen de transport. Pour ces morts, la dérive était prometteuse. Oui, l'eau tapait aux portes, frappait aux vitres. Toc toc. Elle montrait des titres de propriété longtemps oubliés. La Seine voulait sentir le chaud de la ville. Ne plus être tenue en laisse. Elle plongeait dans les chambres, se roulait

dans les lits. La Seine exultait. La Seine prenait des vacances.

Sept kilomètres en amont, et presque équidistant de l'Élysée, du ministère de l'Intérieur et de l'église Saint-Augustin, l'Office Européen de Répression contre le Trafic des Objets d'Art – OERTO – avait fait son nid dans un immeuble à la laideur inégalable. Des enquêteurs français, belges, allemands, polonais, italiens ou slovènes... autant dire des extraterrestres de tout poil, tentaient d'y faire bonne figure.

Banvin, commandant de police, venait de quitter le hall. Il détestait chacune de ses dalles au relief en grain de riz. Quel froid ! À demi immergées, les usines de chauffage urbain n'émettaient plus que des gargouillis de bébés. Réglée comme du papier à musique, l'averse de dix-neuf heures faisait un crochet par le huitième arrondissement. Banvin releva le col de sa parka. Il venait d'apprendre que la crue, celle qu'on eût pu jumeler avec le Big Bang sismique de Los Angeles, noyait déjà une belle part de la région parisienne.

Banvin fit halte à l'Hippodrome, bistrot aux murs érodés, proche de l'OERTO. Devant le zinc, un moribond. Crâne lunaire et bronches mises en capilotade par la pollution. Il alternait quintes de toux et hoquets.

De table en table, quelques flics en calomniaient d'autres. Il y avait des chapelles à l'OERTO, et maints soupçons autour de clans. Non qu'ils fussent

corrompus... La méchanceté, tout simplement, dessinait les bastions. Le patron du troquet, rondouillard malicieux, portait coquettement une verrue sur le front. Ses oreilles de lapereau perçurent au frémissement de Banvin que celui-ci réclamait un porto.

Banvin avait ses habitudes. Il saisit quelques serviettes en papier. Il partagea des cacahuètes, lentement tombées d'un distributeur à l'article de la mort, avec plusieurs de ses collègues. Banvin songeait au concert de jazz qui l'attendait sur l'esplanade de la Défense. Serait-il annulé ?

Le commandant Banvin, beau brun mordant, parlait peu aux hommes. Il se montrait plus avenant avec les femmes. Gamin, Banvin n'avait jamais levé la main en classe. Ce qu'il savait, il le gardait pour lui. Adulte, il n'était l'intime de personne. Un dédain sacré pour les fraternités. Il avait trente-neuf ans.

– C'est ma tournée, dit quelqu'un.

Les flics buvaient trop. Leurs nerfs s'alourdissaient.

Banvin affecta d'écouter les uns et les autres. Une dizaine de minutes plus tard, une voiture d'un noir de tourbe s'arrêta en double file.

– J'y vais... dit-il en laissant un billet sur le zinc.

Il monta dans la Peugeot.

– Tu vas bien nounours ? demanda Luzia.

Banvin l'embrassa dans le cou.

– Très mal, merci.

– Raconte...

– Un de mes indicateurs s’est fait bûcheronner à la hachette. Bras, jambes... dans un sac de voyage.

\*

Refaire le monde ? Se hisser à des hauteurs admirables ? Costes et Bernstein, enquêteurs privés et uniques salariés de B.C. Investigation, nourrissaient d’autres ambitions. Pour Costes, il s’agissait de trouver l’argent nécessaire à l’achat de bottillons à garnitures. Il avait froid aux extrémités. Pour Bernstein, l’essentiel était de dîner avec Miss Île-de-France. Une pimbêche aux mèches plongeantes, mais aux seins bon enfant, rencontrée dans un estaminet du faubourg Saint-Antoine. La brunette dandinait des appâts qui n’allaient pas rester longtemps indécis.

Costes, cent vingt-quatre kilos. Coiffé en balai de chantier, habillé avec le plus parfait mauvais goût, il restait vautré devant un rameur en aluminium. Son médecin lui avait conseillé de brûler des calories plutôt que de songer à ses fonctions hormonales. Le praticien avait été jusqu’à prévoir huit programmes d’entraînements distincts. Costes en avait mis au point un neuvième qui consistait à observer cet arsenal répressif en bâillant.

Son associé Bernstein, soixante-huit kilos, roux, musclé. De l’auriculaire, qui courait au plus pressé, il feuilletait *Sexuss*, magazine de charme. Costes et

Bernstein se trouvaient dans leur bureau d’Issy-les-Moulineaux. La tanière exhalait les frêles nuances de l’endettement et du café moulu.

Costes tripota inutilement le thermostat du chauffage. Il s’approcha ensuite, à pas de loup, d’amanlines enrobées de chocolat.

– Non ! jappa Bernstein sans lever la tête.

De la vie, Costes n’aimait que les minutes gourmandes. Le tube digestif restait sa voie royale. Il retira sa main de la coupe où se trouvaient les friandises.

– Je suis gros et j’en suis fier !

– menteur ! grogna Bernstein. Tu voudrais être comme moi, mince et désirable.

Costes se déplaça vers la fenêtre. Une brume aux attaches bleuâtres flânait entre les immeubles.

– Tu penses que je devrais l’appeler ? demanda-t-il.

– Qui ?

– Ingrid.

Costes était amoureux d’une romancière anorexique

– Jamais !

– Elle me manque, soupira Costes.

Il souffrait. Son visage paraissait sculpté dans du parmesan. Jaune, un peu huileux.

– Elle est ennuyeuse à mourir, rappela Bernstein.

– Elle m’obsède.

– Le lundi, c’est jour de repos chez les masochistes, fit observer Bernstein.

Costes parcourut l'horoscope d'Ingrid. Il avait beau supplier les astres de citer son nom, le mot Costes n'apparaissait jamais dans les quinze lignes de *Cosmopolitan* consacrées aux amours des Vierges du deuxième décan.

– Je vais l'appeler. Si elle me dit « non », je laisse tomber... dit Costes.

– T'as le flotteur qui se dérègle pour une prosa-  
trice médiocre...

– *Le Bonheur n'est pas grand-chose*, son dernier roman, est un extraordinaire morceau de littérature, proclama Costes.

– Exact. D'ailleurs, ma poubelle l'a dévoré d'une traite.

On sonna à la porte.

Bernstein dissimula *Sexuss* sous le télécopieur.

– Tu y vas ? demanda-t-il.

Costes sema quelques dossiers à dos toilé sur leur bureau. Il mit en marche un ordinateur et dissimula, au fond du vestiaire, une vieille caisse dont les abat-tants étaient arrachés.

– Et ça ? fit Bernstein.

Il montra la bouteille de Jim Beam.

À sa fiole de Bourbon, Costes substitua aussitôt une coupelle de lait.

– Dépêche ! siffla Bernstein.

Costes coinça sa chemise dans son pantalon et enfila ses baskets.

Il ouvrit la porte.

– Bonjour. Je suis Hubert Haubert, énonça un bon-homme d'une cinquantaine d'années.

Des gouttes de pluie quadrillaient un chapeau qu'il ôta.

– Bonjour, grogna Costes.

Bernstein tenta un beau sourire.

– Je vous en prie...

Il proposa un fauteuil tout en rondeurs.

Haubert mesurait un petit mètre soixante-cinq. Un avorton blême. Il était habillé d'un costume en serge grise qui eût sapé le prestige d'un épouvantail à moineaux. La tristesse vadrouillait de ses yeux à sa bouche. Des pellicules floconnaient sur le col de son manteau.

– Mon associé, Samuel Costes, dit Bernstein, jovial.

Costes hochait une tête d'enterrement.

– Je suis très heureux de faire votre connaissance. chuchota Haubert.

– Café ? suggéra Bernstein.

– Volontiers.

– Que pouvons-nous pour vous monsieur Haubert ?

Haubert était de ceux qui éternuent avant de se confier. Il sortit un mouchoir de la taille d'une voile de dériveur et plongea dans le tissu blanc.

– À vos souhaits, glissa poliment Bernstein.

Haubert avait mauvaise mine, comme si de la suie perçait les fibres de ses joues.

– La chose qui m’occupe est consternante de banalité, commença-t-il.

Il s’exprimait dans un français éloigné de toute expression argotique. Bernstein, né dans une banlieue prise entre les parpaings et le cannabis, fut impressionné. Costes, fils de pauvre lui aussi, l’écoula bouche ouverte. Haubert expliqua qu’il se consumait de passion pour une jeune femme, Luzia. Elle était sa maîtresse. Il doutait de sa fidélité.

– Elle est capricieuse et dénuée de scrupules... Cependant, pardonnez-moi ce cliché, je l’ai dans la peau, précisa Haubert qui passa le mouchoir sur son front, sans doute pour éponger de mauvais souvenirs.

– Quel âge? demanda Costes qui pensait qu’Ingrid, sa romancière, devait être du même acabit que cette Luzia.

– Trente-quatre ans. Alors que j’approche les soixante. Sans doute suis-je un triste sire à ses yeux...

– Et que devons-nous faire? demanda Bernstein.

– Déroutier son amant? proposa Costes.

– Pardon? sursauta Haubert.

– On lui coince la zigounette dans un arrache-moquette... Ça déchire!

Haubert crut à une plaisanterie.

– Notre mission? s’enquit Bernstein.

– ... Le destin bascule sur une caresse... regretta Haubert, les yeux vers le panier à linge où Costes rangeait les contrats.

– Monsieur Haubert? fit Bernstein en élevant la voix.

– Oui? Pardonnez-moi, la douleur m’égare...

– Vous voulez quoi au juste? s’impatia Costes.

– Une simple filature, soupira Haubert.

– Bien!

– Luzia se plaît, me semble-t-il, dans la compagnie d’hommes étranges...

– Comment le savez-vous? demanda Costes.

– Il nous est arrivé de croiser, alors que nous allions au théâtre ou, parfois, au sortir d’un restaurant, certains de ses amis. À mes yeux, des individus... un peu crapuleux.

– Vraiment? ricana Costes.

Costes et Bernstein, enquêteurs depuis des lustres, restaient de marbre devant la souffrance d’une certaine clientèle. Celle des cocus notamment. La misère d’autrui est exténuante.

– Bien. Voici les tarifs que nous pratiquons...

Bernstein défit la sangle d’un classeur qu’il avança sous les yeux d’Haubert.

Une minute passa.

– Ne serait-ce pas un peu onéreux? fit Haubert.

Bernstein chassa d’un revers de main l’inquiétude d’Haubert.

– Nous sommes parmi les moins chers, affirma-t-il.

Costes se leva. Ses cent vingt-quatre kilos parurent soudain bourrés d’un puissant explosif.

– Finalement... ça me semble convenable, admit Haubert, facilement intimidé par la force animale.

Il signa le contrat habituel et partit. Costes marcha vers l'ombre consolatrice de la bouteille de Jim Beam. Bernstein fit coulisser sur leur rail les stores de la fenêtre. Il contempla les écoliers qui grimpaient dans des autocars. Par dizaines de milliers, ces petits trésors à la nature périssable étaient transférés en province. Au bas de l'immeuble, des ouvriers emboîtaient les marches en pin d'escaliers extérieurs. Pour le cas où la Seine se lancerait à l'assaut d'Issy-les-Moulineaux.

\*

Il y a une chevalerie des solitaires. Le flic Banvin en était. S'asseoir sur un banc. Y rester. N'aller au-devant de rien. Rêvasser. Observer les filles. Leur beauté, leur détresse. Les moineaux. Un merle parfois. Quelques insectes. Chacun sa vie. À trente pas, deux amoureux se dégustaient à grands coups de langues.

Le soleil se couchait et vous lorgnait par en dessous. Banvin songea à sa journée du lendemain. Il allait animer un séminaire qui réunirait dix-sept magistrats préoccupés de bien comprendre la circulation illicite des œuvres d'art.

Son regard fila vers le néon d'un bar. Un accroc sur la ligne cendreuse des bâtiments administratifs.

Gerbier, patron de Banvin et ardent salaud, venait de sacrifier Chokri, l'indien. L'assassinat de son informateur exigeait, aux yeux de Banvin, mieux que la justice.

Banvin eut un sourire détaché du visage. L'envie de venger Chokri. Les idées craquaient comme des châtaignes dans sa tête.

Banvin portait deux bracelets-montres. Au bras gauche, celui acheté aux Puces de Vanves, avec des aiguilles en acier bleui. Au bras droit, un autre au cadran éclaté. Taché de sang. La Rolex de Chokri. L'indien. Les voyous qui l'avaient tué ne l'avaient pas dérobée. Il leur fallait montrer à la société des ruffians que sa décapitation n'était pas affaire d'argent.

Chez trop de bipèdes, le courage se la coule douce. La lâcheté leur écrase la bouche et les yeux. Banvin, lui, restait brave. Il caressa son Glock. Les balles de 9 mm Parabellum éclataient de santé. Elles avaient envie de bondir.

Banvin se leva. Il tenait une pochette à bulles d'air en kraft. Un mois de son salaire en billets s'y trouvait. Il la déposa, anonyme, dans la boîte aux lettres de la femme de Chokri. Elle avait trois enfants à charge.

\*

Haubert se tenait comme un homme qui croit l'univers fermé. Toujours un tantinet bossu. Au

contraire, sa maîtresse, Luzia, donnait l'impression de flotter sur l'infini. Ils habitaient l'appartement d'Haubert, reçu en héritage. Deux cent cinquante mètres carrés, meublés selon une esthétique tortueuse par feu la maman d'Haubert.

Luzia s'y sentait mal. Non qu'elle souhaitât faire son nid. Luzia s'en moquait bien. Mais conserver au-dessus de leur lit cinq têtes funéraires de Côte-d'Ivoire lui donnait des humeurs. Trop de meubles, trop de tapis l'étouffaient.

Haubert lisait un ouvrage consacré au surmoulage des bronzes à l'époque de la Renaissance. Luzia l'observa. En robe de chambre et mules sombres, il donnait l'impression d'avoir vendu son âme à la Sécurité sociale.

– Pauvre papy, je ne sais pas ce que je vais faire de toi...

Il releva le nez.

– Que veux-tu dire ?

– Tu t'encroûtes...

Il battit des paupières.

– Pardon ?

– Haubert, tu me fais du bien mais en même temps, tu me fais pitié. C'est marrant...

– Luzia, veux-tu que nous sortions ? Y a-t-il un film qu'il t'intéresserait de voir ?

– C'est pas ça...

– De quoi as-tu envie ?

– J'aurais bien voulu t'arracher à ta vie de fauché...

Luzia avait de la tendresse pour Haubert. Il l'avait beaucoup aidée. Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, elle se trouvait à bout de ressources. Haubert l'avait accueillie chez lui. Sans essayer de coucher avec elle. Leur relation n'était devenue sexuelle, mollement sexuelle, que plus tard. « C'est le meilleur des types », le décrivait-elle à ses amis.

Luzia devinait qu'elle se souviendrait, plus tard, de sa liaison avec Haubert comme autant d'heures tièdes.

– Il faudrait que tu changes. Mais c'est impossible, reprit-elle.

Il lui pardonnait tout.

Haubert, effet indirect du chagrin, lui sourit.

– Ci-gît un bureaucrate, dit-elle en le montrant du doigt.

– Viens près de moi, demanda Haubert.

\*

On venait de relever huit mètres d'eau à l'échelle du pont d'Austerlitz, référence officielle. En amont de la capitale, les champs d'inondation devenaient de simples étangs. Les immeubles étaient désertés. Trois cent mille personnes, plus gémissantes les unes que les autres, venaient d'être évacuées vers les écoles, les gymnases ou les salles des fêtes de localités proches

de Paris. Autobus, cars, camions militaires avaient été réquisitionnés dans le plus grand charivari. Les chaînes de télévision repassaient leurs images d'archives pour tenter un parallèle avec l'exode de mille neuf cent quarante.

Bernstein, heureusement, conservait sa vision canaille de l'existence. Après un souper aux chandelles avec Stella, Miss Île-de-France, dans un restaurant situé sur la crête du mont Valérien, il lui avait proposé d'écouter de la musique chez lui. Bernstein appliquait une méthode opérante avec les femmes. Recherche du point faible : le papa maternel, la maman lesbienne, le chat castré, l'oncle dément, le jumeau anthropophage, la sœur zoophile. Puis il jouait les preux. Le confident. Il les faisait parler. Venait enfin l'instant béni où elles fondaient en larmes. Il forçait alors leurs défenses. L'essentiel se jouait sur trois minutes.

Le pull en cachemire de Stella opéra sa reddition à minuit cinq. Ses seins se donnèrent soixante-sept secondes plus tard. Le droit d'abord, visiblement le meneur, puis le gauche, un amour de téton, quoiqu'un peu écervelé.

Stella paraissait avant tout se délecter d'elle-même. Mais ce contentement de soi n'était qu'une feinte. Si son objectif était de concourir pour le titre de Miss Europe, elle restait néanmoins affamée d'amour. Le vrai. Celui qui n'existe pas.

– Arrête !

Bernstein, d'une correction admirable, ôta sa main de la dentelle de coton.

– Je préfère qu'on se connaisse mieux...

– Moi aussi, mentit Bernstein.

Dans le cas d'une résistance, repli immédiat, la fleur au zizi.

– Ma chérie, je comprends très bien.

– Tous les types veulent me sauter... l'horreur !

– Des obsédés !

Elle se leva. Bernstein resta tout miel sur le canapé-lit, monstre à roulettes qu'il pilotait telle une F1.

– Je te demande pardon, susurra Bernstein, conquis au mensonge depuis son premier flirt.

Il eut pour elle son regard le plus faussement chaste.

– Tu es gentil.

– J'ai du respect pour toi !

Il vibra d'honnêteté.

Stella rajusta sa jupe et son soutien-gorge.

– Tu me plais, ceci dit... ajouta-t-elle.

Il comprit que sa place l'attendait dans les bras de Stella. Une affaire de quelques jours.

*À la même heure...*

La timidité de l'associé de Bernstein, Samuel Costes, venait de la défiance qu'il avait envers ses propres forces : cent vingt-quatre kilos d'une chair